

Sud-Américains et Africains en une Pangée imaginaire

LE MONDE | 12.04.2014 à 08h55 • Mis à jour le 14.04.2014 à 07h44 |

Par Philippe Dagen

Avant d'être l'un des collectionneurs d'art actuel les plus influents, Charles Saatchi a été une star internationale de la publicité. De cette origine, sa Saatchi Gallery a gardé au moins deux habitudes: le culte de la surprise et le talent des titres. Cette fois, la surprise tient au projet lui-même: confronter seize artistes venus pour moitié d'Afrique, pour moitié d'Amérique latine alors même qu'ils relèvent d'histoires peu comparables et ne se connaissent pas entre eux.

Quant au titre, c'est Pangaea, la Pangée en français. Ce mot désigne le continent qui était constitué de la quasi-totalité des terres émergées à l'aire secondaire et dont la dislocation sous l'effet de la dérive des plaques tectoniques a créé les continents dans leur forme actuelle.

LE COLOMBIEN RAFAEL GOMEZBARROS GAGNE LE PREMIER PRIX DE LA VISIBILITÉ

Cette histoire géologique n'a évidemment aucun rapport avec celle de l'art. On n'assiste pas à Londres à la naissance de l'école « pangéenne » mais à la réunion d'œuvres qui ont peu en commun, si ce n'est que leurs auteurs sont encore peu connus. Ils sont nés pour la plupart à la fin des années 1970 ou au début de la décennie suivante, à l'exception du Sud-Africain David Koloane, né en 1938.

Il y a des peintres parmi eux, des sculpteurs, des photographes et des praticiens de l'installation monumentale. L'un d'eux, le Colombien Rafael Gomezbarros, gagne le premier prix de la visibilité grâce à un procédé qu'il a déjà employé: tapisser les murs d'une foule de très grosses fourmis en résine et branchages. Si elles bougeaient, ce serait bien mieux et ce serait du cinéma, ce qui conduit le visiteur, passé un instant d'amusement, à se demander quel intérêt il y a à transposer ainsi d'un art à l'autre, de façon si littérale.

LES TABLEAUX EN DIPTYQUES DU BRÉSILIEN ANTONIO MALTA CAMPOS

La promenade dans les grandes salles claires laisse en effet perplexe. On ne saisit pas quel parti pris aurait dirigé les choix, ni pourquoi d'autres artistes n'ont pas été conviés plutôt que ceux qui l'ont été. Le sens de la rencontre transatlantique n'est pas plus clair au premier regard. Reste le plaisir de voir apparaître des nouveautés.

Les tableaux en diptyques du Brésilien Antonio Malta Campos font entrevoir un travail sur la figure humaine, traitée par l'ellipse et l'abréviation, dans des couleurs dont les intensités s'entrechoquent vivement. Au lieu de les accrocher loin les unes des autres, pourquoi n'avoir pas osé les placer à proximité d'autres figures peintes, celles du Gabonais Boris Nzebo, qui renouent avec Philip Guston autant qu'avec le pop art? Il y aurait eu ainsi, réellement, confrontation.

Et l'une des seules possibles. Ce qui se révèle en effet, c'est une distinction très sensible entre les artistes des deux continents – entre ceux qui ont été sélectionnés car l'observation ne peut pas être générale.

PRÉOCCUPATIONS POLITIQUES ET HISTORIQUES PEU PRÉSENTES

Du côté des Sud-Américains, les préoccupations politiques et historiques sont généralement peu présentes, les références artistiques parfois encombrantes. On voit mal pourquoi mixer aujourd'hui Miro et Kandinsky comme le fait le Brésilien Christian Rosa, ou Christopher Wool, Cy Twombly et le post-minimalisme comme s'y emploie le Colombien Oscar Murillo. On sent trop dans leurs travaux les excellentes formations qu'ils ont suivies à Vienne ou à Londres.

Il y a bien plus de densité sensible et de nécessité intellectuelle dans les photographies du Béninois Leonce Raphael Agbodjélou – allégories glacées de la prostitution, du colonialisme et de l'exotisme – et dans celles du Mozambiquain Mario Macilau, qui se donne pour sujet les religions et leurs syncrétismes.

Dans un dessin de David Koloane, dans ses superpositions de traits et leur confusion, s'inscrivent l'étouffement, l'enfermement, la peur et pas seulement un savoir artistique et la maîtrise des procédés. Voici qui fait une énorme différence.

Pangaea : New Art from Africa and Latin America, Saatchi Gallery, Duke of York HQ, Kings Road, Londres. Tous les jours de 10 heures à 18 heures. Entrée libre. Jusqu'au 31 août.
www.saatchigallery.com